

## Recherches sociographiques



# François-Xavier de Charlevoix ou la métaphore historique. Contribution à une systématique du récit historiographique

Jean-Marcel Paquette

Volume 15, numéro 1, 1974

L'historiographie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055642ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055642ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Paquette, J.-M. (1974). François-Xavier de Charlevoix ou la métaphore historique. Contribution à une systématique du récit historiographique. *Recherches sociographiques*, 15(1), 9–19. <https://doi.org/10.7202/055642ar>

FRANÇOIS-XAVIER DE CHARLEVOIX  
OU LA MÉTAPHORE HISTORIENNE.  
CONTRIBUTION À UNE SYSTÉMATIQUE  
DU RÉCIT HISTORIOGRAPHIQUE

I

« Le révérend Père Charleroi (sic) qui fut mon préfet, il y a soixante et quinze ans au collège Louis le Grand, et qui était un peu bavard [...] »

(VOLTAIRE, *Oeuvres complètes*,  
éd. de 1785, t. 32, p. 61.)

Pierre-François-Xavier de Charlevoix, né à Saint-Quentin en 1682, est mort à La Flèche en 1761. Entré au noviciat de la Compagnie de Jésus en 1698, il est envoyé, au terme de ses études, au Collège de Québec où il enseigne à partir de 1705 pour repasser en France en 1709. C'est en 1710, vraisemblablement, qu'il fut préfet de Voltaire au Collège Louis-le-Grand où il avait été nommé professeur après avoir reçu les ordres.

Son séjour de quatre années en Nouvelle-France le désigne à la tâche officielle d'examiner, en 1719, la question litigieuse des limites de l'Acadie. Au terme de son enquête (dont le mémoire officiel ne nous est pas parvenu), il est à nouveau chargé d'une mission officielle qui le conduira en Nouvelle-France et en Louisiane de 1720 à la fin de 1722 dans le but de faire enquête sur les possibilités d'une exploration devant mener à la découverte de la mer de l'Ouest. Son expédition le mène de Québec en Louisiane, et c'est de Saint-Domingue qu'il s'embarque pour rentrer en Angleterre d'abord, puis en France aux premiers jours de 1723. C'est alors qu'il est attaché pour une vingtaine d'années à l'équipe de rédaction des fameux *Mémoires de Trévoux*, journal mensuel dirigé par les Jésuites. Les articles des *Mémoires* n'étant ordinairement pas signés, deux textes seulement ont pu être attribués avec quelque certitude au P. de Charlevoix, soit *L'Éloge du Cardinal de Polignac* et un *Projet d'un corps d'Histoire du Nouveau Monde* qui nous informe très tôt sur ses intentions de rédiger une *Histoire de la Nouvelle-France*. C'est en 1744 que son projet sera mené à terme par la publication, chez Pierre-François Giffart à Paris, de deux éditions simultanées de *l'Histoire et Description générale de la Nouvelle-France*

avec le *Journal Historique d'un Voyage fait par Ordre du Roi dans l'Amérique Septentrionale*: l'une in-4° en trois tomes (c'est celle que nous utiliserons ici), l'autre in-12 en six tomes. Cette double édition de 1744, malgré son succès attesté à travers l'Europe, n'a jamais connu de réimpression depuis lors.

Mais le P. de Charlevoix n'en était pas à son premier ouvrage de nature historique; il avait publié en 1715 une *Histoire du Japon*, une *Vie de la Mère Marie de l'Incarnation* en 1724, une *Histoire de l'Île Espagnole Saint-Domingue* en 1730, en 1736 une nouvelle *Histoire et Description du Japon* et publiera, après la parution de *l'Histoire et Description de la Nouvelle-France*, une *Histoire du Paraguay* en 1756. C'est dire que son activité d'historiographe fut sans relâche.

Si nous jetons maintenant un coup d'œil de plus près sur la présentation de *l'Histoire et Description de la Nouvelle-France*, nous découvrons le plan suivant:

- Tome I: a) une lettre dédicatoire au duc de Penthièvre;  
 b) un avertissement au public;  
 c) l'Histoire proprement dite: les livres I à XII couvrant la période historique qui va de 1477 (prétendue découverte du Polonais Jean Scalve) à 1690.
- Tome II: a) *Description des principales plantes de l'Amérique septentrionale* (description avec planches de quatre-vingt-dix-huit plantes);  
 b) *Projet d'un corps d'histoires du Nouveau Monde* (reprise du texte paru dans les *Mémoires de Trévoux*);  
 c) *Fastes chronologiques* (tableau commenté des principaux établissements des Européens en Amérique de 1248 à 1739);  
 d) *Liste et examen des auteurs que j'ai consultés pour composer cet ouvrage* (bibliographie commentée des ouvrages et documents ayant servi à la composition de *l'Histoire...*);  
 e) Seconde partie de *l'Histoire* proprement dite: les livres XIII à XXII couvrant la période qui va de 1690 à 1736.
- Tome III: a) *Remarques de M. Bellin, ingénieur de la Marine, sur les cartes et plans qu'il a été chargé de dresser pour joindre à l'Histoire...* (seul texte de l'ouvrage qui ne soit pas de Charlevoix);  
 b) *Dissertation préliminaire sur l'origine des Américains*;  
 c) Trente-six lettres adressées à la duchesse de Lesdiguières (Gabrielle-Victoire de Rochechouart Mortemart, morte en 1741) entre le 30 juin 1720 et le 5 janvier 1723 et portant le titre général de *Journal historique...*

Ont été délibérément omis de ce plan les sommaires et index. Et une fois proposée cette information préliminaire, nous voici en mesure d'aborder l'étude du texte proprement dit dans le but de fonder les bases d'une systématique du récit historiographique à l'époque classique.

## II

« Notre histoire, qui n'était avant lui qu'une œuvre imparfaite, a pris sous sa plume les proportions, l'ordre et le développement d'une histoire en forme. »

(F.-X. GARNEAU, *Histoire du Canada*,  
3<sup>e</sup> éd., p. vii.)

Le récit historiographique n'est qu'un mode particulier, mais non spécifique parmi d'autres, de l'historicité ; impliqué de nature dans celle-ci, il est la forme donnée au projet implicite de lui échapper par la tentative jamais achevée d'établir son générateur en narrateur (*gnarus* : celui qui sait / *ignarus* : celui qui ne sait pas). Et ce projet, qui ne s'est guère modifié depuis la plus haute antiquité jusqu'au 18<sup>e</sup> siècle, repose invariablement sur la transmutation du sujet narrant en *objectif* ; le sentiment qu'un perpétuel écoulement emporte les choses (Héraclite, 576–480) donne inlassablement naissance au projet de fixer ce mouvement en spectacle (Hérodote, 484–425). Sans doute est-ce la réussite de ce projet que Montaigne, à propos de Philippe de Commines, salua d'une heureuse formule : « la narration pure ».

Le problème fondamental d'une systématique du récit historiographique est d'ordre linguistique et vient de ce que, dans toutes nos langues occidentales, nous ne disposons que d'une seule unité lexicale (« histoire ») pour désigner à la fois le mouvement et sa représentation ; il ne fait pas de doute que cette ambiguïté a dû agir sur la formation de la notion d'*histoire* et sur le développement de la « science » qui tente de la constituer en objet, de même qu'elle n'a pas été sans jouer un certain rôle dans les récentes tentatives infructueuses d'en définir les fondements épistémiques. Nous parvenons toutefois à nous en tirer épisodiquement en opérant une coupe distincte entre l'histoire-événement et l'histoire-narration : le mot n'en persiste pas moins à faire mirage et ne s'estompe à vrai dire que pour tromper encore. L'historiographie classique ne s'embarrasse cependant pas d'un tel scrupule et définit implicitement son objet comme si la dualité (la duplicité) constitutive du terme qui le désigne n'était pas un obstacle à la réalisation de sa tâche ; or c'est cette dualité même qui constitue, pour nous, l'historiographie comme problématique. Car, quoi qu'il en soit, le même problème se pose d'abord à l'historien dans la mesure où sa tâche, à l'époque classique, réside dans le projet plus ou moins avoué, plus ou moins réussi, de faire coïncider l'événement et sa narration ; le résultat de cette opération est appelé « vérité historique », et la coïncidence la plus parfaite est celle qui approche de plus près la *vérité* : cette croyance est la valeur idéologique par excellence qui gouverne l'activité historique. Or, pour parvenir à cette coïncidence tant recherchée et à la fondation de son savoir, l'historiographe classique dispose de deux modes d'exploration du réel (de l'histoire-événement) : l'*expérience* directe de ce qu'il a *vu*, ou la *connaissance* médiatisée de ce qu'il a *lu*. Il est assez rare cependant qu'il puisse disposer de

l'un et de l'autre. C'est le cas de Charlevoix qui, par son statut de *sachant* dans l'historicité globale de son projet, occupe la double fonction de celui qui a vu et de celui qui a lu. Dès lors un premier problème se pose implicitement à lui : faut-il donner la priorité à l'expérience ou au document ? La réponse qu'il va donner marquera la construction même de son ouvrage. La double fonction se trouve affirmée dès la première page de son *Histoire*...

« On parle si diversement parmi nous des Établissements que nous avons fait en divers tems dans l'Amérique Septentrionale que j'ai cru faire plaisir au Public et rendre meme quelque service à ma Patrie si aux observations que j'ai faites en parcourant ces vastes Pays [...] je joignois une Histoire exacte et suivie de tout ce qui s'y est passé de mémorable depuis plus de deux siècles. » (T. I, p. 1.)

On remarquera d'abord que « l'Histoire exacte et suivie » (qui est le texte-narration) tire la nécessité de sa propre existence à même son opposition à la parole diffuse (le non-texte du « on parle si diversement »), mais aussi que l'« exacte et suivie » se donne comme complémentaire des « observations ». Or, malgré cette affirmation, il nous faudra bientôt reconnaître que ce qu'il appelle son *Histoire* ne peut être que la narration d'où a été évacué le sujet-sachant de l'observation pour ne la laisser conduire que par le sujet-sachant de la connaissance des textes et documents. Ainsi s'opère une première coupure épistémique qui marquera d'ailleurs toute la structure de l'ouvrage. Une illustration nous fera mieux comprendre ce fonctionnement. Charlevoix entreprend dès le premier livre de son *Histoire*... de discuter la fameuse question des « êtres monstrueux » dont il est fait état dans les *Récits* de Cartier : recourant alors à sa qualité d'observateur, donc du générateur de la narration en tant que sujet-sachant par expérience, Charlevoix évoque la présence chez M. de Courtemanche, lors de son passage à Québec en 1720, d'une esclave de la « Nation des Esquimaux » qui affirmait avoir vu les mêmes êtres fabuleux que Cartier aurait décrits. Mais l'historien ne tranche ni pour ni contre l'existence des hommes-monstres, abandonnant la question sur une série de phrases interrogatives, pour finalement affirmer : « Je reviens à mon Histoire » (T. I, p. 20). S'il y revient c'est donc qu'il n'y était plus : qu'est-ce donc alors que son « Histoire » ? Ce ne peut être que la narration d'où, précisément, le sachant-observateur a été évacué du récit en tant que sujet de la narration au profit du *gnarus* de la connaissance, qui ici ne sait pas. Voilà pourquoi, n'osant nier Cartier, il n'ose non plus le confirmer par le témoignage de l'observateur qu'il aurait été si facile d'invoquer. Et plus qu'une digression, le passage sur les hommes-monstres suivi du « je reviens à mon Histoire » marque la présence d'une coupure épistémique qui distingue implicitement entre la narration d'un sujet de l'expérience et celle d'un sujet de la connaissance, la seconde ayant sur la première l'avantage de devoir sa genèse à l'existence de textes et de documents : de l'écrit à l'écrit, le récit historiographique est pris au piège de la tautologie. En d'autres mots, trivialement : ce n'est pas son statut d'ancien « habitant » de la Nouvelle-France entre 1705 et 1709 que Charlevoix invoque

pour s'instituer historien, mais bien l'existence d'un corpus de textes qui lui est antérieur. Ce n'est pas sans raison qu'il insiste dans ses digressions méthodologiques sur la primauté à donner dans un plan d'histoires à la liste « des auteurs consultés ». Aussi bien, même pour nier les fables de La Hontan, Charlevoix ne fera jamais appel qu'au document, jamais à son statut d'observateur.

L'évacuation du sujet-observateur hors du champ de la narration historique proprement dite a une telle importance dans l'épistémologie implicite de Charlevoix qu'elle le conduit à concevoir une narration sans sujet, multiple à la rigueur :

« [...] je réponds que la nature de cet Ouvrage ne demande pas que toutes les parties qui le composent soient de la même main ; qu'il ne souffrira point de la diversité du stile : que cette diversité y aura meme son agrément et qu'il ne sera question que de suivre toujours le meme plan, ce qui est fort aisé. » (T. II, p. iv.)

Nous voici en présence de la première instance qui permet à Charlevoix d'opérer le partage entre l'expérience et la connaissance dans le sujet de la narration : le plan. Si le plan est suivi, le sujet-connaissant (puisque c'est de lui qu'il s'agit) peut réaliser la coïncidence entre l'événement et la narration, c'est-à-dire la *vérité*. Ce plan comporte : 1) un « Catalogue des Auteurs consultés » ; 2) une « Notice générale du Pays » (la Nation, son origine, son gouvernement, etc.) ; 3) une « Histoire naturelle » (plantes et animaux). Le point 1 nous retiendra dans la poursuite de notre propos. Dans le « Catalogue des Auteurs », Charlevoix opère un nouveau partage entre les « pièces légitimes et authentiques » et les « Écrits hasardés » (T. II, p. iij) ; ce partage peut à son tour être fait à partir des « règles certaines de critique » qu'il ne définit pas mais que l'on détecte dans la manière implicite d'opposer les « pièces » (terme neutre renvoyant à une autonomie épistémique comme s'il s'agissait de véritables « morceaux » de l'événement) et les « Écrits » (terme passif qui suppose un sujet). On voit que la grande question pour Charlevoix réside dans le statut à accorder au sujet de la narration. Cela se voit encore mieux dans la tripartition de son ouvrage en *Histoire... Description... Journal* et sa mise en évidence dans l'organisation même du titre. Chaque partie correspond à un statut particulier du sujet, à quoi vient se superposer une autre configuration fondée sur la dynamique des rapports entre le sujet et l'objet. À la lumière de ce qui a été repéré jusqu'à maintenant sur la question du statut du sujet-narrateur, un premier regroupement élémentaire apparaît : *Histoire et Description... Journal historique... qui s'exprimerait par la formule HD/J* : le groupe HD correspondant à la narration sous contrôle du sujet-connaissant et J à une narration distincte fondée sur le sujet-observateur, le tout opérant un partage net entre ce que Benvéniste appelait *discours* et *récit*, le discours étant un récit où a été introduite la marque manifeste du sujet. Le groupe HD forme récit, J est un discours. Toute articulation manifeste du *Je* dans la narration est ainsi renvoyée en J, où le *Je* (en tant que sujet-sachant par l'expérience) signale (en la justifiant) son implication par la présence du destinataire ; d'où la forme (feinte ou réelle) donnée à son discours : la lettre. On

sait que la critique a parfois douté de la réalité de cette correspondance unilatérale et a souvent invoqué l'artifice littéraire. Il reste, pour notre propos, que Charlevoix a évacué toute subjectivité de H et D et lui a réservé une partie de son ouvrage où elle se donne libre cours en s'autorisant du caractère même de la forme, cette correspondance adressée à la duchesse de Lesdignières et dans laquelle l'auteur se met lui-même en scène : c'est aussi (on voit pourquoi) la partie la plus *critique* de l'ouvrage. La bi-partition du groupe HD en H/D est fondée non sur la nature du sujet de la narration mais plutôt sur celle de l'objet : H est consacré à l'histoire humaine, D à l'histoire de la nature, favorisant ainsi un nouveau regroupement (J étant *Journal historique*), qui s'exprimerait par la formule HJ/D. Notons que la présence épisodique du Je-sujet-sachant-par-expérience en H est conçue comme une rupture qui demande à être rétablie tout aussitôt, comme nous l'avons vu plus haut. On constate donc que la tripartition de l'ouvrage n'est pas gratuite et repose sur une réflexion épistémologique, élémentaire certes mais absolument nouvelle en son temps. Et c'est sans doute par cet aspect de son œuvre que Charlevoix appartient aux Lumières de son siècle.

Une fois établie la distinction entre le sujet de l'expérience et le sujet de la connaissance par l'intermédiaire de l'opposition fondamentale entre « observations » et « documents » (ces derniers répartis en « pièces/écrits » selon la même logique) il nous reste à rechercher l'instance supérieure qui permet à Charlevoix de distribuer sur trois scènes l'activité du sujet selon son statut devant l'objet qui est le réel historique.

La fonction de *sachant* (par observation ou par étude) reste insuffisante à faire d'un sujet un historien ; encore faut-il que de son statut de sujet-sachant il puisse accéder à celui de *représentant*, puisqu'aussi bien l'historien est-il, davantage que celui qui sait, celui qui *rend présent* son savoir par la médiation du récit. Si nous avons pu trouver dans l'épistémologie implicite de Charlevoix l'instance qui lui permettait d'opérer une délimitation entre sa position d'observateur et celle de critique (au bénéfice de cette dernière), il devrait nous être possible d'y repérer maintenant l'instance plus haute encore qui l'autorise à transformer son savoir en représentation, autrement dit de reconnaître ce qui sert de paradigme à son activité d'historiographe. Il faut évidemment chercher ailleurs que dans le but avoué et par trop manifeste (« plaisir du Public » ou « service de la Patrie ») la présence de ce *deus absconditus*. Et nous croyons l'avoir débusqué dans l'innocent propos que voici :

« Je tâcherai de faire en sorte qu'aucune prévention, ni aucun autre intérêt que celui de la vérité ne conduise ma plume. » (T. II, p. ij.)

Or « l'intérêt de la vérité » dont l'historiographe n'est que le scribe (feignant de s'abolir en se soumettant à l'action — « conduite » — d'une transcendance) ne peut être renvoyé qu'à cette notion de l'histoire que nous avons déjà identifiée comme étant la coïncidence de l'événement et du récit. Et de la même façon que la narration est la trace d'un mouvement qui va du texte (document) au texte (le

récit), l'instance supérieure que nous cherchons est constituée par ce mouvement circulaire, redondant, qui va de l'histoire à l'histoire, en d'autres mots : à une notion de l'historicité qui conçoit l'événement comme se regardant lui-même. Les métaphores ne sont jamais tout à fait innocentes, surtout sous la plume d'un jésuite qui n'en abuse pas ; or, dans son *Projet d'un corps d'histoires du Nouveau Monde*, nous débusquons cette image pour le moins étrange :

« l'Histoire dont la Géographie et la Chronologie sont les deux yeux. » (T. II, p. iv.)

Nous y sommes : l'histoire est spectacle d'elle-même à elle-même. Et c'est sur cette métaphore que s'élève l'édifice de la narration. C'est à elle notamment que nous devons (à travers l'épistémologie implicite dont elle est responsable) la distribution des « rôles » du sujet dans ses rapports avec lui-même et avec l'objet (*Histoire... Description... Journal...*). À la rigueur, nous pouvons affirmer (en commettant à notre tour une métaphore) que c'est elle la véritable historienne. Son assise dans l'ensemble du récit est telle que la conception de l'historicité en tant que spectacle s'en trouve fondée par contamination métaphorique :

« J'accorderai sans peine aux Espagnols que nous n'avons point eu dans le Nouveau Monde de Voyageurs, de Conquérens, de Fondateurs de Colonies qu'on puisse mettre en parallèle avec ceux de leur Nation qui ont paru avec le plus d'éclat sur le théâtre du Nouveau Monde. » (T. I, p. 2.)

La métaphore du théâtre contamine, en effet, la forme de la narration jusqu'en ses plus petites parties. C'est ainsi par exemple que la répartition de l'*Histoire... en « livres »* ne doit pas faire illusion : le livre n'y correspond nullement à une unité narrative, non plus qu'à une division de l'objet d'après sa chronologie ou sa géographie. L'enchaînement narratif est exclusivement fondé sur l'articulation des « rôles », des « actions » et des « discours », et ce sont les manchettes (notes marginales) qui marquent le mieux cette articulation de type théâtral : (au hasard du Livre XVII) : « Ce qui se passent entre ceux-ci et M. de Calieres », « Députés Iroquois à Montréal », « Leurs propositions », « Réponse du Gouverneur Général », « Réception faite à Ontagué », « Discours du P. Bruyas », « Discours de Teganissorens », etc. Tout n'est que « rôles » (personnages) et « discours » commandant la répartition du récit en unités narratives.

On peut s'étonner, par exemple, de voir l'*Histoire...* s'interrompre après le livre XIII sans qu'aucun découpage du temps ou de la géographie ne vienne justifier cette interruption : or nous remarquons que la dernière partie du livre XII, marquant l'articulation d'une unité de type théâtral, est constituée de cinq portraits de personnages détachés de leur action historique (sorte d'intermède) et présentés sous le titre de « Particularités de la vie et de la mort de quelques sauvages chrétiens » (il s'agit de Catherine Tegahkouita, d'Étienne Tegananokoa, de Françoise Gonannhatenha, de Marguerite Garangouas et d'Étienne Hoonhouentsiontaouet).

La métaphore contamine encore le « Public des Lecteurs » toujours défini à partir de sa position de spectateur, par ses yeux : « La curiosité des Lecteurs » (T.



II, p. ij), «... l'attention des personnes curieuses» (T. I, p. 16), «la curiosité de voir et l'envie de raconter» (T. II, p. iij), etc.

C'est sans doute à travers cette conception que Charlevoix renouvelle la formulation de l'historiographie et lui donne ce que Garneau appelle sa «forme». La métaphore qui se fait historique devient ainsi la forme lointaine et affaiblie d'une métamorphose historique.

### III

«... it was from this work in particular that our Ministers formed their notions of the importance of Canada and of the vast advantages that might be derived therefrom.»

(Préface à l'édition anglaise du  
*Journal historique*, Londres, 1763.)

Les métaphores, avons-nous déjà dit, ne sont jamais tout à fait innocentes : il arrive même qu'elles ne le sont pas du tout. En tant qu'instance suprême de la narration historique chez Charlevoix, celle qui fait de l'histoire une personne se voyant elle-même avec ses deux yeux commande à son tour l'installation de l'image de l'historicité comme théâtre et de là fait se concevoir le projet de la narration comme une distribution du sujet scribe sur trois scènes distinctes : la première où se joue l'événement comme résultat des rôles et des discours, la seconde où la nature est conçue comme décor, la troisième, enfin, doublant la force de la métaphore par l'artifice de la lettre (narration dans une narration), permet au sujet jusque là tenu à l'écart dans les coulisses du récit d'entrer en scène et de proposer son propre *discours*. On a vu que la logique implicite qui guidait l'activité de l'historiographe ne l'eût assurément pas autorisé à introduire ce *discours* dans l'ouvrage si, par l'instance de la métaphore, il ne s'était réservé cette troisième scène où intervenir comme critique de l'événement. Et si le narrateur est celui qui sait (*gnarus*), la narration dans le *Journal historique*... est procès de ce qui est *su*.

Jean-Pierre Faye, dans sa *Théorie du récit* (éd. Hermann, 1972) a montré par quels mécanismes le récit de nature historique, en tant que représentation du réel, pouvait à son tour engendrer l'événement : c'est ce qu'il appelle «l'effet de récit» en affirmant qu'il «existe», dans l'histoire, un effet de *production d'action* par le récit (p. 19). Et d'en illustrer les effets par l'exemple des *Observations sur l'Histoire de France* de Mably (contemporain de Charlevoix!) où il est notamment écrit que «les récits devaient changer la face des nations». Et si le récit de Mably articule la conduite des relations ultérieures entre la nation française et les nations germaniques, le *Journal historique* de Charlevoix infléchit pour sa part les relations entre la France et l'Angleterre pour ce qui touche au sort des colonies de l'Amérique septentrionale.

La transitivité de la narration du *Journal*... s'effectue par le caractère résolument critique du discours de Charlevoix sur l'état de la colonie française, et ce n'est pas sans raison que cette partie de l'ouvrage, plutôt que l'*Histoire*... ou la *Description*, a été presque aussitôt traduite en Angleterre : la critique était faite d'informations précieuses pour les desseins de la Couronne anglaise. Informations que nous pouvons regrouper sous trois ordres : 1) *Économiques* : Charlevoix se fait le critique sévère de l'état du commerce des pelleteries, signale les difficultés économiques de la colonie dues aux nombreux « changements dans les Monnoyes » et en particulier l'apparition de la monnaie de « cartes », évoque enfin l'immense richesse que représentent la forêt, les poissons et les fourrures pour le développement de la colonie si seulement le Ministère daignait s'y intéresser ; 2) *Politiques* : l'auteur loue la rationalité du projet anglais de peuplement de la Nouvelle-Angleterre en faisant valoir que la Nouvelle-France est faible à cause de son peuplement faible ; il énumère toutes les « fautes » commises dans les plans d'établissement depuis les débuts de la colonie jusqu'en 1720 ; il révèle enfin l'état réel des relations entre les Français de la colonie et les diverses nations indiennes ainsi que la façon dont se font entre eux les négociations ; 3) *Stratégiques* : en mettant une grande insistance à réfuter les préjugés des Lumières sur l'opportunité d'une colonisation en Amérique septentrionale, il mettait à nu l'état de l'opinion française sur cette question : il donne des renseignements fournis sur les principaux caractères de la petite civilisation formée par les quelque 30,000 habitants de la colonie et sur l'état insuffisant de sa défense ; finalement il livre une description minutieuse des lieux, particulièrement de la capitale de Québec et de ses environs, si bien que Wolfe n'a pu repérer l'Anse aux Foulons qu'avec un plan constitué à même les informations fournies par la lecture de Charlevoix. Il n'en fallait pas plus pour infléchir les desseins de la Couronne et les rendre réalisables, comme nous l'indique la citation mise en tête de cette partie : les ministres anglais n'ont pas tardé à considérer les « *vast advantages* » que l'Angleterre pourrait tirer de la colonie française. Et Charlevoix y avait contribué malgré lui. Voltaire avait peut-être raison, en qualifiant son ancien préfet, de dire qu'il « était un peu bavard »... Peut-être même est-il mort de chagrin au su des résultats de la guerre que se livraient la France et l'Angleterre dans leurs colonies d'Amérique ? La coïncidence est en tout cas parfaite : 1761.

Si l'histoire est le simple résultat d'une description, il arrive parfois que la description engendre à son tour la complexité de l'histoire. Mais quel partage des responsabilités peut-il alors être possible de faire entre le narrateur et son histoire ?

Et c'est ici que le problème d'une systématique du récit historique se complique, car si le narrateur est celui qui *sait*, *ἵστροειν* (d'où naît *histoire*) signifie « chercher à savoir », renvoyant ainsi l'activité de l'un à l'activité de l'autre, à l'infini.

## IV

« Paul Lafargue a lu les *Mœurs des sauvages américains* du P. Lafiteau, mais son livre c'est l'*Histoire de la Nouvelle-France* du Père de Charlevoix qui exerça sur les esprits une si étonnante influence. »

(M. LAGARDELLE,  
*Éloge funèbre de Paul Lafargue*, 1911.)

Si étonnante influence, en effet, que la bibliographie des études québécoises sur Charlevoix se réduit à quatre ou cinq articles et que l'édition originale de 1744 l'est restée depuis lors et demeure après deux siècles la seule disponible pour les chercheurs et les lecteurs ! Dès 1756 pourtant le *Journal historique*... était traduit en anglais (c'est de sa seconde édition de 1763 que nous avons tiré la phrase qui sert d'épigraphe à la section précédente); la traduction de l'ouvrage entier verra le jour à Londres en 1761, y sera rééditée en 1763, de même qu'à Dublin en 1766; une nouvelle traduction complète due à John Gilmary Shea paraîtra à New York en six volumes, entre 1866 et 1872. Chinard dans son *Amérique et le rêve exotique dans la littérature française* (1934) a fait ressortir l'importance du rôle de l'ouvrage de Charlevoix sur la constitution du mythe du « bon sauvage » et les réflexions théoriques des Physiocrates, alors que le P. Pouliot va jusqu'à parler d'une influence probable de Charlevoix sur la formation de la pensée des premiers socialistes français. Il ne fait aucun doute en tout cas, à en juger par la citation de Lagardelle, qu'elle fut considérable sur le propre genre de Karl Marx. Mais son influence ne se limite pas au seul domaine de la pensée et de la sensibilité; Chinard souligne que « le souffle d'un art nouveau que Chateaubriand portera à la perfection commence à circuler dans ces pages [...] ». Et le médiéviste Joseph Bédier, alors qu'il était professeur au Collège de France, montra, textes à l'appui, qu'en effet les descriptions américaines de Chateaubriand suivaient d'une façon inquiétante celles que l'on trouvait dans l'*Histoire et Description de la Nouvelle France*. Tous nos historiens modernes (Garneau, Ferland, Groulx, etc.) lui doivent incontestablement quelque chose: une « certaine idée » de la Nouvelle-France; mais ils lui doivent aussi une méthode historique qui n'est pas étrangère à la constitution de notre historiographie contemporaine, et les études restent encore à faire sur cette question. Comme elles le demeurent sur à peu près tout ce qui touche Charlevoix et son œuvre, à commencer par une édition moderne de son *Histoire et Description de la Nouvelle France* dont (on vient de le voir) on a fait beaucoup plus de cas ailleurs qu'ici. Sans compter que sa remise au jour contribuerait d'une façon qui ne serait sans doute pas négligeable à édifier une mémoire, non point tellement par le fait qu'elle la constitue mais parce qu'essentiellement elle l'organise et l'explique.

Jean-Marcel PAQUETTE

*Département des littératures,  
Université Laval.*

## BIBLIOGRAPHIE DES ÉTUDES QUÉBÉCOISES SUR CHARLEVOIX

1. J. Ed. ROY, « Essai sur Charlevoix », *Mémoires de la Société Royale*, 1907, 95 p.
2. Thérèse FERRON, « Essai sur un vieil historien de la Nouvelle-France », *Revue trimestrielle canadienne*, 1919, pp. 418-437.
3. H. A. SCOTT, *Nos anciens historiographes*, Lévis, 1930, pp. 167-181.
4. Léon POULIOT, s.j., « François-Xavier de Charlevoix, s.j. », *Documents historiques*, Sudbury, 33, 1957, pp. 5-29.